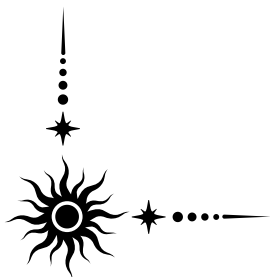
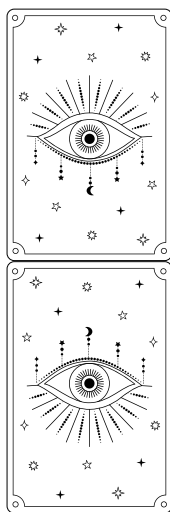
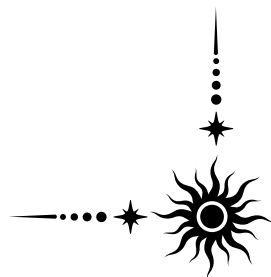


LÉONIE LONVAL

EX-VOTO



Salammbô Editions



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : ©Studios Casasnovas

Jaspagne : ©Studios Casasnovas

ISBN : 978-2-488257-305

“It felt like heaven to flirt with hell”

Daniel Walsh



Prologue

Il était une fois... les contes, les légendes, les créatures qui faisaient rêver. Désormais, la réalité est bien plus obsédante. Et dangereuse. Les créatures ne se cachent plus ou presque. Quoique, certaines feraient sans doute mieux, pour survivre ! L'envie de dominer surplombe, les humains ne sont que des pions, les créatures plus faibles sont écartées. Il s'agit d'une question de territoires, de vies ou de morts et de puissance.

L'équilibre se maintient d'une main de fer dans un gant de pouvoir et de domination. Soit on se plie à cette volonté soit on fuit. Ou pire, on se sacrifie. Le monde que l'on pense connaître n'est pas vraiment réel, celui qu'on imagine l'est nettement plus. À la jonction des deux, il y a celui qui est possible, un battement d'ailes de papillon pour tout emporter, un cri d'oiseau pour le faire exploser, un pas en avant et un nouveau monde ressort.

Je suis une fille du chaos, un mélange exotique et peu enivrant pour les sangs purs. La catégorie la plus haute, la plus puissante et la plus orgueilleuse, avide de toujours davantage de pouvoir. À l'opposé, il y a moi, dont la

discrétion est le meilleur atout, mais mon jeu de cartes est bouleversé.

On dit qu'il suffit de perdre un être pour se sentir solitaire et égaré dans un monde dépeuplé. Mais qu'en est-il lorsqu'on en retrouve un ? Quand un être surprenant s'ajoute à l'équation et ne veut plus décamper ? Je l'ignore, mais cette question ne m'a jamais autant collé à la peau qu'à présent.

Fragment du Codex Primordialis

Sous le titre, à l'encre à demi effacée, on peut lire :
*Manuscrit retrouvé dans les archives du Cénacle, traduction
partielle par Eleanor Morrigan.*

*Ils ont voulu brûler le grimoire, mais la cendre a gardé la
mémoire des mots.*

*J'ai recopié ce qu'il restait, avant que le Cénacle n'efface son
nom.*

Si ces lignes parviennent à un autre œil, qu'il sache :

Ashara ne se cherche pas. Elle se souvient.

– Eleanor Morrigan, dernière Oracle du Cénacle

Ce texte n'est pas à lire à voix haute.

Car toute parole tirée de la pierre réveille ce qui y dort encore.

– Avertissement inscrit en marge, en lettres effacées.



I. De la Première Lumière

Ainsi fut le commencement : le Souffle avant le nom.

Avant que le monde prenne forme, il n'existait qu'un battement.

Un souffle sans limite, sans centre, sans fin.

Les anciens l'appelèrent Anam Mòr, la *Grande Âme*, là où dorment les choses avant d'être dites. Peu savent ce qui s'y trouvait alors et comment le monde vivait. De cette mer de silence surgirent sept vibrations, sept consciences, sept accords.

Elles n'étaient ni dieux ni éléments ni formes, mais des Voix.

Elles se nommèrent ainsi : Feu. Souffle. Chair. Pierre. Ombre. Lumière. Chant.

Elles se parlaient en silence et de leur accord, naquit le premier rythme : Ashara, le battement parfait. Celui de la Vérité, du monde établi et de la magie pure.

« Là où tout s'accorde, tout vit.

Là où tout vit, tout peut s'oublier. »

Ainsi le monde commença, non par la matière, mais par la mémoire du son.



II. Des Primordiaux et de la Chair du Monde

Lorsque Ashara vibra pour la première fois, la lumière prit forme.

Et dans cette lumière se levèrent les Primordiaux, des fragments vivants des Voix, premiers gardiens du Battement.

Leur regard fit naître les montagnes.

Leur souffle alluma les cieux.

Leur pas grava la mer.

Et leurs mots façonnèrent les étoiles.

Ils contemplèrent leur œuvre et virent qu'elle respirait.

Leur souffle créa alors l'individu. Hommes, femmes, créatures.

Mais le monde jeune, avide de durée, apprit vite à désirer.

Le feu voulut brûler sans fin, la chair voulut s'aimer, le souffle voulut se détacher.

De cette convoitise naquirent les mortels.

Ils portaient la mémoire du Battement, mais pas sa mesure.

Leur feu brûlait sans accord, leur voix criait sans silence.

Alors les Primordiaux comprirent : le monde ne pourrait respirer qu'en les oubliant.

Et ils décidèrent de se retirer, avant que la création ne se retourne contre son chant.

« Le silence, disaient-ils, est le prix du mouvement. »



III. De la Prophétie du Retrait

Sur la Table d'Ora, gravée dans la pierre de brume, ils laissèrent ces mots :

« Quand la chair oubliera la Voix, quand le feu dévorera le feu, les Gardiens de l'équilibre se retireront du monde des formes.

Car tout ce qui se souvient trop de sa source finit par vouloir la posséder. »

Et ils se retirèrent du monde visible, tissant un lieu entre la matière et le Souffle, où la mémoire continue de battre sans chair ni nom.

Ce lieu, les anciens l'appelèrent Ashara.

Non plus comme un battement, mais comme une Porte : le seuil entre l'oubli et le souvenir entre la vie et ce qui la contemple.



IV. Des Cinq Sceaux

Avant de disparaître, les Primordiaux confièrent le monde à cinq gardiens, afin que nul ne détienne seul la cadence du Battement.

1. Le Feu, confié pour consumer et protéger.
2. Le Chant, confié pour annoncer la fin et préserver le cycle.
3. Le Souffle, confié pour porter la lumière et la parole.

4. Le Corps, confié pour veiller sur la chair et la loyauté.
5. L'Esprit, confié pour se souvenir et transmettre.

Cinq Sceaux, une Clé.

Et la Clé n'était pas un objet, mais une mémoire vivante,
un serment inscrit dans le sang du monde.

« Le feu sans le chant s'éteint.

Le chant sans le souffle se perd.

Le souffle sans le corps se dissipe.

Le corps sans l'esprit s'oublie.

Et l'esprit sans l'amour meurt. »



V. Du Cénacle et de l'Oubli

Les âges passèrent. Les races magiques grandirent, se séparèrent, oublièrent la mélodie première.

Puis les érudits du Premier Empire redécouvrirent des fragments du *Codex Primordialis*.

Mais leurs cœurs emplis d'orgueil ne surent en entendre la justesse.

Ils voulurent posséder ce qui devait être honoré.

Ainsi naquit le Cénacle, ordre des sages et des mages, qui prétendait garder l'équilibre en le domptant.

Ils changèrent la Clé en instrument, la mémoire en dogme.

Ce que le Souffle avait voulu relier, ils voulurent le gouverner.

« Ils disaient protéger, mais ils enfermèrent. Ils disaient purifier, mais ils effacèrent. »

Et c'est ainsi que la peur entra dans la magie et que l'amour du feu devint un crime.



VI. De la Légende du Feu et du Cri

On raconte qu'après le Retrait, un murmure demeura.

Il disait que le Feu et le Chant devaient un jour s'éteindre, pour ramener la mémoire d'Ashara au monde des formes.

Mais le Cénacle craignait cette idée : ils y voyaient la promesse d'une fin, non d'un recommencement.

Alors, pendant des siècles, ils cherchèrent ceux que la rumeur nommait la Flamme et la Voix.

Chaque génération crut les trouver.

Aucune ne comprit.

Dans la Cité d'Obsidienne, la Reine des Brumes et le Guerrier de Cendre furent adorés comme élus.

Leur amour fit trembler les montagnes et avala leur capitale sous la mer.

Au Royaume d'Ashael, deux mages du sang s'unirent.

Leur passion brûla les moissons et fit tomber trois lunes.

On les pendit au nom de la paix.

À la Cour de Lysander, un prince du feu épousa une banshee d'argent.

Leur amour ne dura que sept jours : le huitième, la mer se leva et la cité disparut.

Chaque fois, la prophétie semblait se jouer et chaque fois, elle se dérobait.

Car la véritable union du Feu et du Chant ne vient pas du pouvoir.

Elle vient de la reconnaissance.

« Quand la Flamme étreindra le Chant, le monde brûlera pour renaître. »

Mais le Codex n'a jamais parlé de bien ni de mal.

Seulement de cycles.

Ashara ne juge pas. Elle respire.



VII. Des Tablettes de Verre

Lorsque les Primordiaux plongèrent dans le silence, ils laissèrent leurs dernières paroles scellées dans le cristal :

« Nous ne reviendrons que si le monde apprend à se souvenir sans dominer, à aimer sans posséder, à brûler sans se consumer. »

Ce serment, gravé dans la lumière même, donna naissance aux premières visions des oracles : des flammes qui ne brûlaient pas, des chants qui réparaient les pierres, et des cœurs qui se souvenaient avant de se rencontrer.



VIII. Du Cycle du Souffle Retrouvé (Sixième Prophétie, dite des Veines Hors du Cercle)

« Quand les cinq marques brilleront dans l'ombre, deux veines s'éveilleront hors du cercle.

L'une portera la mémoire des âges, l'autre la force de la terre.

Elles ne seront ni clé ni porte, mais souvenir du Souffle rendu.

Leur lien est plus ancien que la mort, plus vrai que la chair, car leurs âmes furent tissées dans la même étoffe.

À chaque ère, elles se perdront et se retrouveront, afin que le monde se rappelle comment aimer.

Quand la mémoire retrouvera la chair, le Battement reprendra son rythme.

S'ils s'aiment, la terre respirera.

S'ils s'oublient, les pierres se tairont.

L'une se souviendra pour deux.

L'autre vivra pour deux.

Et tant qu'ils se reconnaîtront, le monde ne cessera jamais d'être. »

Certains y virent l'annonce d'un couple éternel.

D'autres, une simple allégorie de la mémoire.

Mais les plus anciens savaient : ces âmes ne s'appartenaient pas.

Elles étaient les échos du monde, venues rappeler aux vivants ce qu'ils avaient oublié d'aimer.



IX. De la Trace et du Retour

Ces âmes sont les Veilleuses du Souffle.

Elles renaissent quand l'équilibre vacille.

Elles se reconnaissent par le rêve, par la peur commune du silence et par le souvenir d'une promesse jamais dite.

Leurs corps changent, leurs noms s'effacent, mais leur vibration demeure.

Elles reviennent, génération après génération, jusqu'à ce que la mémoire et la chair s'accordent à nouveau.

« Car la mort n'efface pas ceux qui s'aiment dans la lumière. Elle les replie simplement dans le temps. »



X. Des Faux Élus

Les chroniques du Troisième Cénacle racontent les Faux Élus, ceux qui croyaient être la Flamme et le Cri.

Certains furent vénérés comme des dieux, d'autres massacrés comme des abominations.

Mais aucun ne portait le véritable Battement.

Leur union produisit désastre et silence.

Car la Prophétie ne se cherche pas.

Elle se vit.

Le Feu et le Chant ne se trouvent pas : ils se reconnaissent.

Et leur reconnaissance seule ouvre la Porte d'Ashara.



XI. De la Fin des Chroniques

Le Codex s'achève sur un serment :

« Cinq veines pour un même cœur.

Si l'une saigne, toutes saignent.

Si l'une aime, toutes vivent.

Si l'une meurt, toutes se souviennent.

Tel est le serment d'Ashara. »

Sous ce texte, un symbole est gravé : une clé entrelacée d'un serpent, dont la gueule se referme sur un cœur.

Certains y voient l'image du Cercle Primordial.

D'autres, un avertissement.

« Ce qui est oublié reviendra.

Ce qui est aimé renaîtra. »



XII. Dernière Annotation d'Eleanor Morrigan

Ceux qui lisent ces mots ne réveillent pas des dieux. Ils se souviennent seulement d'avoir été entendus.

Et plus bas, tracée à l'encre brune, presque effacée :

*La Porte n'attend pas l'obéissance. Elle attend la résonance.
Le monde n'a jamais eu besoin d'être sauvé. Seulement rappelé
à lui-même.*

Fin du Fragment du Codex Primordialis

Je ne suis pas censée en user sans raison. C'est à peine si je contrôle vraiment ce don d'ailleurs, il explose en moi quand il est trop puissant pour être contenu. Par chance, cela n'arrive que rarement. Mais ce soir, quelque chose rôde dans la ville. Quelque chose d'anormal, même pour moi.

Mon instinct me souffle de courir. À l'image d'un prédateur invisible qui me chuchoterait ses menaces à l'oreille, mon estomac se noue, pourtant, mon envie d'en savoir plus est bien trop présente.

Mon téléphone vibre dans la poche de mon jean et me fait sursauter. Je l'en extirpe maladroitement, les mains humides de pluie.

– *Où t'es encore ?*

La voix de Callie, légère comme une brise, explose dans mon oreille. J'y sens toute l'inquiétude de ma meilleure amie bien qu'elle tente de la camoufler. Il est tard et je n'ai pas donné de nouvelles alors que je suis en retard.

– Je sens un truc bizarre dans le Lower East Side, réponds-je. Un écho. Une vibration étrange.

– Ouais, ou alors t'as encore bu un café froid avec un shot de mélancolie. Rentre, Abby. Les morts peuvent attendre. Rien ne les presse en général !

Je glousse malgré moi. Callie a ce talent rare de faire paraître mes ténèbres un peu moins étouffantes et obscures. Une pointe d'humour et le tour est joué pour me sortir de ma torpeur et de mes doutes.

Fée de l'air, elle respire la lumière. Moi, je porte les ombres, le chaos. On forme un duo hors du commun depuis l'Académie – l'équivalent d'une scolarité entière pour les êtres surnaturels –, mais elle est mon ancre depuis toutes ces années. Heureusement que je l'ai à mes côtés, je

n'aurais pas réussi à me relever de certains événements de ma vie si un je-ne-sais-quoi d'inattendu ne l'avait pas attirée à moi ce premier jour.

Je nous revois, chacune dans notre uniforme gris, avec cette veste de tailleur toujours trop cintrée, année après année. J'étais arrivée en cours de route, au mois de novembre, après le sabbat. Elle était déjà élève depuis la sixième. En ne rejoignant l'Académie qu'en quatrième, je savais que me faire de nouveaux amis ne serait pas une mince affaire. Pourtant, alors qu'une exécrable vampire me faisait tourner en bourrique avec sa vitesse, s'amusant à disperser mes affaires de cours au sein de la classe, Callie avait fait apparaître ses ailes. Elle les avait battues une ou deux fois et la vampire – dont je ne me souviens plus du nom – avait tourné sur elle-même puis s'était écroulée par terre, les fesses les premières sur le sol sombre et froid. Ses cheveux s'agitaient dans tous les sens et son regard, bien que désorienté, était courroucé. Je revois Callie venir ensuite vers moi alors que je rangeais mes derniers stylos et me souffler aussi doucement que la brise : « Moi, c'est Callie. C'est bien de rendre la monnaie aux pestes qui en manquent cruellement, tu ne trouves pas ? Pourtant je pensais que quand on vivait depuis la nuit des temps, on avait amassé une petite fortune ! ». Elle avait ricané et je n'avais pas pu me retenir non plus. Notre amitié a été scellée dès cet instant et je n'imaginais pas encore tout ce que nous allions vivre, ensemble, soudées.

Perdue dans mes pensées nostalgiques, je tourne au coin de Rivington Street sans observer mon environnement. Jusqu'à ce que je le voie.

Un homme, seul, au milieu de la chaussée sous la pluie battante. Grand, silhouette découpée par les néons,

je l'imagine musclé par la largeur de son dos et sa haute stature, mais comme il porte un duffle-coat sombre, je ne pourrais pas le parier. La pluie glisse sur son manteau noir sans vraiment le mouiller, comme si les gouttes hésitaient à le toucher. Comme si l'eau s'inquiétait trop de son âme brûlante pour tenter une approche, préférant ainsi l'éviter, le contourner. Rien n'a de sens mais je m'immobilise à plusieurs pas de lui. La rue est déserte, il n'y a que nous.

À aucun moment, on ne pourrait s'imaginer en plein New York, même à Brooklyn. Envolée l'effervescence. Disparu le bruit, l'agitation, la ville qui ne dort jamais. Tout est sourd et vide.

Je sens alors une vibration étrange remonter le long de ma nuque, un avertissement ancien. Je le connais bien, il saisit mon corps jusqu'à sa purge. Je frissonne, mes muscles se tendent par réflexe et tout mon être se rigidifie. Mon corps se hérisse et cela n'est pas dû à la pluie ni à l'air nocturne.

La mort le frôle, elle est en approche. À moins qu'elle ne vienne de lui.

Toujours statique, je prends une lente et profonde respiration. Le monde semble retenir son souffle. Une lueur passe dans ses yeux sombres, rouge, brève, presque irréaliste. La couleur du défi, de la destruction aussi. Mon instinct me souffle qu'un événement va tout chambouler.

Je n'ai pas le temps d'analyser davantage la situation. Une voiture déboile à toute allure, sans phares. Mon cri monte dans ma gorge avant même que je le décide. Je suis déposée de mon enveloppe charnelle, je ne m'appartiens plus.

Ça recommence... ai-je envie de soupirer mais je n'ai plus de souffle à disposition.

Alors je hurle.

Le son se brise dans l'air, invisible et pourtant dévastateur. Il se répercute sur toutes les surfaces solides ; les parois de verre éclatent, les murs de pierre se fendent. Les barres de métal se tordent et se plient sur le chantier voisin. Sous mes pieds, je sens la terre trembler, le ciel s'obscurcit comme un froncement de sourcils mécontent. Mes cordes vocales s'acharnent, secouant tout mon corps dans un cri strident ininterrompu.

Le véhicule freine brutalement, dérape, s'immobilise à quelques centimètres de *lui* ; il échappe de peu à l'accident. L'homme ne bouge pas. Pas un pas, pas un sursaut. Aucun frémissement, comme s'il ne craignait absolument rien. La mort, imperturbable, vacille devant lui.

C'est impossible, s'entête mon esprit sur le qui-vive.

Haletante, je me cache aussitôt dans l'ombre d'une devanture. Je me sens à l'abri, mais ce n'est qu'un leurre. Personne ne peut échapper indéfiniment à la magie, je devrais en savoir quelque chose, surtout quand cela concerne la mienne.

Mon cœur cogne contre mes côtes. Je viens une nouvelle fois de libérer ma voix. Et il est encore en vie. Impensable.

Non, c'est impossible. Entre la voiture et ma voix, je sais qui est la plus mortelle. Dans un sens ou dans l'autre, je le redis, il devrait être mort.

L'homme lève lentement la tête vers moi. Je crois qu'il m'a vue, mais ses yeux semblent perdus dans une pensée lointaine. Il regarde dans ma direction sans voir quoi que ce soit. Sans esquisser un geste, il se contente... d'attendre ? Mon cœur bat à toute vitesse, l'adrénaline est à son apogée et la chute sera rude.

Puis il s'éloigne, tranquille, comme si rien ne s'était passé. À croire que tout ceci n'était qu'une illusion, que la rue n'a

pas été secouée par la mort, la faux immaculée. Ni menaçant ni inquisiteur, il me tourne le dos, totalement indifférent. Durant plusieurs minutes, je reste là, trempée, encore secouée par l'écho de mon propre cri.

Je n'ai jamais manqué ma cible. Jamais. Si tant est que j'aie une quelconque cible d'ailleurs. Chaque fois que j'ai crié, la mort a frappé. Chaque fois que ma voix a retenti, il y a eu des conséquences.

Alors pourquoi, diable, était-il vivant ?

Quand je pousse la porte du *Veil*, la chaleur du lieu me frappe de plein fouet. L'odeur familière du bois, de la sauge brûlée et de l'alcool sucré m'enveloppe aussitôt. La musique rythme déjà l'ambiance grâce aux notes de *Burning Down* d'Alex Warren. Le *Veil* est le bar que j'ai acquis il y a à présent quelques années à la sueur de mon front et parce que, pour être tout à fait honnête, personne n'en voulait ! Il était abandonné depuis des lustres, le propriétaire précédent ayant été tué par un vampire fanatique qui n'avait su contrôler ni sa colère ni sa faim. Autant dire que ce n'était pas hyper vendeur dans l'annonce, sans compter la magie qui planait dans l'air, toujours chargée et électrique, comme si en ce lieu, elle pouvait être autonome. Les gens murmurent parfois « maudites » quand ils parlent des fondations, moi je lui préfère « atypique ». Ce bar était ma deuxième chance alors j'ai voulu lui en accorder une également et le bichonner.

Ici, le monde magique et celui des humains se frôlent sans jamais se confondre, s'aimantent et se repoussent sans

jamais connaître la véritable identité de l'autre. On y croise des vampires en costard, des sirènes en trench-coat, des médiums en baskets, des humaines en petite robe noire et des humains en mocassins, au sourire carnassier.

Et moi, je suis la maîtresse des lieux, ou plutôt, leur gardienne. Je représente le *no man's land*, le territoire neutre – ou presque – entre les deux mondes. Je suis le passage qui permet que les mondes se croisent et s'évitent s'ils le désirent.

– Eh ben, t'as une tête à faire peur à un croque-mort, lance Callie derrière le comptoir.

Ses cheveux blond argenté flottent autour d'elle, comme pris dans une brise invisible. Même ici, elle trahit sa nature de fée de l'air malgré toutes mes mises en garde et le camouflage de ses ailes. J'aime ma discrétion et rester autant que faire se peut incognito est un véritable dogme pour moi. Il y va de ma sécurité et de ma survie.

– Merci du compliment, réponds-je, en retirant ma veste trempée pour la poser dans mon bureau, adjacent au bar.

– Sérieux, Abby, tu pourrais au moins essayer de ressembler à une vivante de temps en temps. Tu fais plus de peine qu'un chien mouillé, voire un loup-garou mouillé.

Je souris en coin, m'agenouille et attrape un chiffon dans le placard avant d'essuyer machinalement le comptoir. Je vois ma meilleure amie lever les yeux au ciel face à mon geste en totale contradiction avec sa demande. Elle a un humour taquin et piquant, à l'opposé de la douceur qu'on ressent en l'observant. Tout le paradoxe de cette fée de l'air. Je rumine tout en mordillant ma lèvre avant de déclarer faiblement :

– J'ai crié, Callie.

Ma voix sans émotion ne reflète pas mon tumulte intérieur. Elle relève brusquement la tête. Son teint pâlit et ses yeux s'agrandissent. Je la vois s'agripper au comptoir d'une main.

– Oh merde !

– Oui. Un homme. Il aurait dû mourir, mais il est resté debout. Comme si mon cri n'avait... pas eu d'effet.

Elle s'approche, l'air grave, ce qui venant d'elle est un événement en soi. Elle a toujours un mot pour tout, une répartie optimiste pour chaque situation grave, ou au moins une blague. Là, je sais qu'elle n'est envahie que par le sérieux et l'appréhension. Elle a vécu tous mes cris, leurs effets sur moi, mais aussi sur les autres. Elle n'ignore rien de moi, ni de ce pouvoir que je contrôle à peine.

– Tu crois qu'il était... protégé ?

– Ou pas tout à fait humain.

Son regard s'assombrit. L'enjeu de la situation s'impose à elle.

– Et tu ne sais pas qui c'est ? Les créatures aussi... meurent en entendant ce cri.

– Non. Il m'a vue, je crois. Mais il n'a pas réagi. Il n'a pas non plus eu l'air surpris. J'ignore de quelle espèce il peut être.

Un silence tombe entre nous, troublé seulement par la musique en sourdine du bar et le murmure des quelques conversations. Le bar n'est pas rempli, il est encore tôt. Quelques clients sont là, les habitués du début de soirée. Puis Callie claque des mains, balayant la conversation d'un revers.

– Bon, on en parlera demain. Ce soir, t'as besoin d'un verre et d'un peu de lumière. Je m'occupe du premier.

Elle me fait un clin d'œil et s'éloigne, légère comme une rafale.

Elle n'a pas tort, me triturer les méninges durant des heures ne m'apportera pas les réponses que je n'ai pas.

Je soupire, passe derrière le bar après avoir déposé mes affaires dans le bureau et laisse mes doigts glisser sur le bois gravé de symboles anciens. Des runes protectrices. Des promesses. Des espoirs. Un legs ancestral. Je m'y accroche avec ce fol espoir qu'ils me protègent moi aussi et que je n'ai pas à craindre la traque.

Le *Veil* tient debout depuis plus d'un siècle, bâti sur les fondations d'un sanctuaire oublié. Je ne l'ai d'ailleurs appris que plusieurs mois après avoir signé l'acte de propriété. Je le sentais respirer parfois, comme une bête endormie. Tout a ensuite été officialisé.

Ma nuque me picote. Je lève les yeux... et mon cœur se serre dans un spasme douloureux et suffocant.

Il est là. Cette même silhouette, prédatrice, mystérieuse.

Assis dans un coin, près de la verrière embuée. Vêtu de noir, chemise et pantalon, son manteau de la même couleur repose sur la chaise à côté de lui. Le col relevé comme un rempart, un verre intact devant lui, il s'agit bien du même homme. Celui de la rue. Je n'ai aucun doute.

Je reste figée quelques secondes, incapable de respirer. La lumière orange des néons se reflète sur sa peau, dessinant des éclats cuivrés dans la pénombre. Il ne regarde pas vraiment autour de lui, juste droit devant, vers moi. Son environnement est maîtrisé, le seul inconnu de son équation semble être moi, à en croire son regard scrutateur et intrigué.

Je détourne les yeux aussitôt, mais le malaise ne me quitte pas. Il est trop tard pour les regrets et à peine l'heure pour

les questions. Mon cri n'a pas pu l'atteindre et maintenant, il est dans mon bar. Coïncidence ? Impossible. Voilà la situation inextricable dans laquelle je me suis empêtrée.

Néanmoins, je refuse la confrontation. Je ne suis pas prête et même si je me méfie de lui, si je devais réellement le craindre, j'imagine que je serais déjà morte. S'il peut encaisser un cri de banshee, il peut la tuer presque sans ménagement. Pour autant que je sache, je suis toujours en vie, donc il ne compte pas me tuer dans l'immédiat.

– Eh, t'as vu le type là-bas ? me glisse Callie en revenant avec deux verres.

– Oui.

Mes yeux ne quittent pas ma tâche : remplir des pintes de bière. Je la sens, prête à insister, son coude chatouille ma taille, pour me faire réagir.

– On dirait qu'il te dévore des yeux.

– Super. Exactement ce dont j'avais besoin ce soir ; un relou en mode chasse.

Callie sourit, mais ses pupilles prennent une teinte légèrement argentée, signe qu'elle use de sa vue féérique. Je fronce les sourcils dans un avertissement muet : « Pas de magie, ici. » Qui dit discrétion, dit utilisation restreinte de la magie surtout si je souhaite conserver ce territoire en zone neutre.

– Abby... son aura... n'est pas humaine. Elle est... instable.

– Instable ?

– Comme un feu qui hésite à brûler, une vague à submerger ou... la mort à frapper.

– Je vois l'idée.

Je sens un frisson me parcourir. Pas humain ça, je m'en doutais. En revanche, qu'elle ne puisse pas identifier

clairement son espèce, c'est une première. Certes, les créatures magiques sont nombreuses, mais les espèces principales sont connues de tous : loups-garous, vampires, sorcières, fées. S'il n'appartient pas à celles-ci, qu'est-il ?

Le verre tremble légèrement dans ma main quand je le pose sur le plateau de Callie. Je n'ai encore rien vu de lui que déjà, mon pouvoir réagit, mon souffle se bloque, mon cri veut ressortir. Il attise mon côté banshee comme un aimant. Cela ne s'était encore jamais produit.

Et bon Dieu, je ne suis banshee qu'au troisième degré ! Par la grand-mère de ma mère, je ne l'ai même jamais connue.

Je fais demi-tour brusquement, prétextant une autre commande à servir. Je songe à ma généalogie. Seule une femme peut devenir banshee. Depuis mon arrière-grand-mère maternelle, il n'y a eu que des hommes, hormis ma mère qui n'avait pas hérité de ce pouvoir ; aucune raison de s'inquiéter et d'apprendre à contrôler donc. Jusqu'à moi et la manifestation de ce pouvoir, cette malédiction devrais-je dire, lors de mon adolescence. Ma quinzième année. Cette nuit-là, en sueur, secouée, j'ai crié pour la première fois. Je partageais une chambre avec une fille de deux ans mon aînée. Ses cheveux ont blanchi immédiatement, ce qu'elle a découvert au réveil. Au même moment, elle apprenait par un funeste appel que sa mère était décédée. Je ne l'ai plus jamais revue ensuite. Et moi ? Je suis devenue la pestiférée dont tout le monde se méfiait, déchaînant la peur sans même le vouloir. Dès lors, je me suis efforcée de rengainer mon don banshee, de ne le faire apparaître que sous forme de larmes discrètes, d'avalier mon cri et de le faire mourir avant qu'il n'explode.

Je sers ainsi plusieurs tables, essayant d'oublier la présence de l'homme croisé dans la rue. Mais même le dos tourné, je sens son regard sur moi. Pesant. Brûlant. À vif.

Callie lui sert un gin, puis deux. Il ne bouge pas de la soirée, scrutant le moindre de mes gestes. La nuit s'étire, le bar se remplit et aucun de nous deux ne quitte sa position. Il me regarde, moi je l'ignore. Dans l'air, la mélodie de *The Other Side* de Ruelle s'infilte.

Les clients surnaturels vont et viennent, et malgré la musique, je ressens toujours cette présence dans le fond de la salle. Comme une chaleur invisible qui ne me quitte pas. Tournant les yeux de nouveau vers sa table, il a disparu. Un frisson.

Un bruit de pas derrière moi. Mon sang se glace. Je me retourne, prête à lever un sort défensif et me fige. Il est là, tout près, le visage à moitié plongé dans l'ombre. Une entité à double facette. Ses yeux... ce sont les mêmes. Ceux que j'ai vus dans la rue. La certitude s'établit. Noir charbon, sombres avec un éclat presque incandescent, mais humains à la lumière du bar.

Ses lèvres sont pleines, sans sourire. Sa peau, hâlée par le soleil, lui donne un air de vacances estivales malgré le mois d'octobre. Il me dépasse d'une tête et j'ai besoin de lever les yeux pour croiser son regard. Je ne me sens clairement pas en position de force. Pourtant, il n'éveille aucune réelle peur en moi, plutôt une appréhension intrigante.

– Vous servez toujours les morts, ici ? demande-t-il d'une voix grave, légèrement rauque.

Je prends un instant avant de répondre. Je n'ose avouer que sa voix a remué quelque chose en moi, que je ne veux

pas expliquer dans l'immédiat. Sa tentative d'humour me fait froncer les sourcils.

– Seulement ceux qui peuvent tenir un verre, dis-je sur le même ton.

Un coin de sa bouche se relève, un sourire à peine esquissé.

Tout dans la retenue donc. Impassible face à la mort et face à l'humour. Ça promet.

– Alors je suis dans le bon établissement.

Sa voix vibre d'une façon étrange, me faisant penser à un feu qui crépite dans le silence. Je sens mon pouvoir se tendre, prêt à bondir. De tout mon être, je me méfie de lui, pourtant il y a bien quelque chose qui me pousse à en savoir davantage sur lui, à le... comprendre ?

Il pose son verre de gin sur le comptoir. Je n'avais même pas vu qu'il le tenait. Son geste est flou dans mon esprit car mon regard s'est fixé sur son cou orné d'une chaîne en argent où scintille un pendentif : les *personae* antiques, collées l'une à l'autre. Un masque d'homme et un de femme. Les deux sourient et j'en discerne un plus féminin et stylisé que le second. Un écho vacille en moi, j'ignore pour quelle raison, et me fait battre des paupières. Mon sang s'échauffe sous ma peau alors que son regard se rive au mien.

– Je crois que vous m'avez crié après tout à l'heure, dit-il doucement.

Je manque de laisser tomber la bouteille que je tiens. J'ai la confirmation de ce que je présumais. Cette silhouette... il s'agissait bien de lui.

– Vous... vous étiez dans la rue ?

– Oui. Et si je n'avais pas bougé, j'aurais été percuté.

Par mon cri ou par la voiture ? ai-je envie de lui demander en sachant pertinemment qu'il a à peine frémi. Il prend son

temps. Il explique la situation que nous avons vécue avec un tel flegme que j'en suis estomaquée. Le type a failli mourir à deux reprises, coup sur coup, et il n'en est absolument pas traumatisé.

– Intéressant, votre... réflexe, dit-il.

Je resserre ma prise sur la bouteille. Échapper à la mort de cette façon n'est pas anodin. Qui est-il donc pour si peu s'en préoccuper ? Et par qui était conduite cette voiture ? Qui a essayé de le tuer et pour quel motif ? Tant de questions sans réponses qui s'accumulent dans mon esprit.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Nie. Nie ta nature pour survivre. Un mantra dont j'ai fait mon arme au cours des années. Je ne peux donc pas lui reprocher de le mettre en pratique.

– Oh, je crois que si. Vous auriez dû...

Je m'arrête brusquement. Quel est l'intérêt de le confronter ? Je ne veux pas d'ennui, autant éviter de remuer les mauvais pots comme disait ma grand-mère. Je sais très bien ce qui arrive dans ce type de cas...

– Votre réflexe est tout aussi intéressant. Vous avez quelque chose dans la voix, semble-t-il.

Je lève les yeux vers lui, glaciale. *Banshee*. Son regard me crie ce mot comme une insulte dont on ne peut se départir et je lis à la fois un mélange de curiosité et de méfiance. Peut-être suis-je la première qu'il croise, nous ne sommes pas si répandues que cela et vu ce que nous annonçons, nous ne le crions pas sur tous les toits. Je n'ai, moi-même, jamais rencontré une autre banshee.

– Et vous, quelque chose dans le regard. On dirait que vous brûlez tout ce que vous touchez.

Il rit, bas, un son grave et chaud. Mes poings se crispent le long de mon corps, mes mâchoires se contractent.

– Vous n’avez pas tort.

Nos regards se croisent, l’espace d’une seconde suspendue. Je sens mon cœur battre trop vite. Louper une pulsation. Le temps semble ralentir alors que la connexion entre nous s’établit. Il y a dans son sourire une provocation tranquille, presque dangereuse, qui pourrait être menaçante mais qui ne l’est pas.

Plutôt... intriguée. Et cette chaleur. Toujours cette chaleur, qui traverse l’ambiance du *Veil* depuis que j’ai constaté sa présence.

– Votre nom ? demandé-je, plus sèchement que je ne l’aurais voulu.

– Dimitri.

– Juste Dimitri ?

– Pour ce soir, ça suffira.

Il glisse quelques billets sur le comptoir, sans quitter mes yeux du regard. Puis il réajuste sa chemise. Son aura est sombre, son sourire, éclatant, indéchiffrable.

– Merci pour le verre, sorcière.

Avant que je ne réponde, il est déjà dehors, manteau au bras. La porte se referme derrière lui dans un tintement métallique et l’air semble se refroidir aussitôt. Je frissonne prête à mettre un peu le chauffage alors que nous ne sommes que mi-octobre.

Je reste plantée là, les doigts encore crispés sur le bois. Callie revient, un torchon sur l’épaule.

– Alors, le ténébreux ? Il voulait ton numéro pour te manger toute crue ou ton âme ?

– Je n’en sais rien. Sûrement la seconde option.

– Tu trembles.

Je baisse les yeux. En effet, l'air s'est considérablement refroidi depuis qu'il a quitté mon bar. Une légère brûlure court le long de mon poignet. Sous ma peau, un motif à peine visible semble luire, comme une cicatrice ancienne réveillée. On pourrait y distinguer un semblant de cœur et d'entrelacs. *Qu'est-ce donc ?* Je frotte mon bras et le motif s'efface.

Callie fronce les sourcils. Elle attrape mon poignet de ses doigts légers et souples et y passe la pulpe du pouce.

– Abby... qu'est-ce que c'est ?

– Aucune idée. J'ai dû m'appuyer sur une rune du comptoir, rien de plus.

Trouver une explication raisonnable me rassure, mais je vois bien que je ne parviens pas à convaincre ma meilleure amie. Je ferme les yeux, inspirant lentement. Et dans le silence du bar, j'entends de nouveau ce battement étrange.

Lourd. Lent. Sourd. Comme un cœur autre que le mien.



Chapitre 2

Le lendemain, le ciel est bas et lourd, comme si New York retenait son souffle après la pluie de la veille. Je tire sur ma veste, encore un peu humide, et pousse la porte du *Veil*. L'odeur du bois chaud, de la fumée d'encens et des parfums de la veille m'accueille comme un vieux fantôme familial. J'étais partie acheter à l'épicerie de quoi décorer les cocktails. Le sabbat est ce mois-ci et je n'échappe pas aux tendances, le monde magique en est aussi friand.

Callie est déjà là, perchée sur le comptoir, une tasse de thé fumante à la main. Je n'aurais pas pu trouver plus travailleuse comme associée. Son sourire égaie ma matinée d'un coup de baguette magique. Je sais qu'elle a déjà consulté les mails, passé les commandes d'alcool et qu'elle réfléchit à l'événement d'Halloween que l'on doit organiser.

- Bien dormi ? demande-t-elle, un sourire en coin.
- Aussi bien qu'une banshee peut dormir.
- Tu as encore vu ton ami mystérieux hier soir ? Je te vois venir avec tes yeux de chat effarouché.

Je rougis légèrement, malgré moi. OK, ce type est flip-pant, mais je ne suis pas aveugle, il est canon. *Un mec démoniaquement canon*. Ma voix déraille, pas ma vue. Je vois très bien.

– Peut-être.

Callie rit doucement et me fait signe de m’asseoir à côté d’elle. Elle me tend mon café noir non sucré. Cette boisson du démon comme elle aime l’appeler.

– Bon. On ne va pas pleurer sur ton petit cœur en émoi toute la journée. J’ai une idée pour te changer les pensées.

Je l’observe intriguée, tout en retirant ma veste. Quand je pose mes fesses auprès d’elle, je parcours du regard la salle. Le *Veil* est un accomplissement pour moi, mon bien le plus précieux. J’étais orpheline, l’Académie ne pouvait plus me garder en ses lieux car j’avais atteint l’âge limite, j’étais une sorcière basique, peu portée sur la magie puisqu’elle me terrifiait et je camouflais ma malédiction. Cette occasion de reprise s’est présentée alors que j’enchaînais les boulots de serveuse et de barmaid. Quelques billets verts demandés – une somme incongrue et douteuse mais je refusais de trop me poser de questions – et le tour était joué. J’ai fait appel à la magie pour m’aider à retaper l’endroit, en révisant les sorts simples et me réappropriant par la même occasion mon pouvoir. Désormais, le *Veil* est autant mon espace refuge que mon lieu de partage.

– Oh oui ? Dis-m’en plus, Callie.

– Oui. Tu sais que ce type a une aura bizarre, non ? Je propose qu’on l’étudie un peu. De loin.

Elle compte me faire jouer les espionnes ? Avant que je ne puisse protester, la porte du bar s’ouvre dans un souffle.

Dimitri. Sur le seuil de la porte. Apparu comme une invocation.

Toujours vêtu de noir, toujours ce manteau qui semble repousser la pluie, les yeux brillants de ce même éclat pourpre à la lumière du bar. Il s'arrête un instant, scrutant la salle avant de poser son intérêt sur moi. Mon cœur se met à battre plus vite.

Il ne s'approche pas tout de suite. Il préfère s'installer simplement à une table du fond, la même qu'hier, un demi-sourire accroché aux lèvres. Callie soupire à côté de moi. Il est le seul client de l'établissement, qui est à peine ouvert d'ailleurs, et ma meilleure amie a son sourire malicieux. D'un mouvement aérien, elle descend de notre perchoir tout en lui jetant un regard, puis se tourne vers moi, son petit carnet de notes à la main. J'imagine qu'elle avait inscrit son super plan d'espionnage qui vient d'un coup de devenir bien plus simple puisque le sujet d'observation est venu de lui-même se planter sous nos iris.

– Oui, je vois ce que tu veux dire. Aura... instable, hein ?

– Tu crois qu'il sait quelque chose sur... hier soir ?
l'interrogé-je.

Je songe immédiatement à ce dessin apparu sur mon poignet avant de redevenir invisible. J'ai cogité une partie de la nuit en vain. Callie hausse les épaules.

– Probablement pas. Mais le laisser trembler, c'est amusant.

Elle trouve qu'il tremble ? J'ai plutôt l'impression que la créature méfiante, c'est moi. Je lève les yeux vers Dimitri. Il me fixe et je sens à nouveau cette étrange chaleur, un frisson qui me traverse la colonne vertébrale et se déploie à travers chacun de mes muscles.

Je pousse un soupir et sers un autre client qui vient d'entrer, essayant de garder mes mains calmes tandis que l'inconnu reste là, silencieux, comme s'il lisait mes pensées. Callie, comme toujours, ne peut s'empêcher de commenter quand elle sort de la réserve et qu'elle voit la scène.

– Tu sais, tu rougis. Et ce n'est même pas l'alcool.

– Callie...

– Tss, relax. Je vais juste m'occuper de voir s'il a un problème avec le bar ou s'il est là pour toi, ça t'évitera de trop te tracasser.

Agacée, je soupire de nouveau. On a toutes besoin d'une amie gênante selon les magazines féminins ; pas de doute que j'ai la mienne. Callie s'élance donc vers Dimitri et échange avec lui quelques mots que je ne peux entendre. Puis il se redresse et s'approche. Comme je jette un regard dans sa direction, il lève une main en un salut presque imperceptible, un sourire en coin.

– Bonjour, sorcière, dit-il enfin.

Sa voix est douce, dénuée de menace mais trace une ligne nette de tension dans l'air.

– Salut...

– Tu n'as pas l'air ravie de me voir, note-t-il.

Je fronce les sourcils. À quoi joue-t-il ? Pourquoi essaie-t-il de montrer une quelconque proximité entre nous ?

– Ce n'est pas toi qui joues au petit jeu du stalking ?

– Exact, répond-il, presque amusé. Et donc ? Quelle est ta conclusion, Sherlock ?

– Qu'est-ce que tu me veux ?

– Simplement boire un verre...

Son regard me fait frissonner malgré moi. Je sais pertinemment qu'il ne se contentera pas de cela. Il y a quelque

chose de magnétique dans sa manière de parler, un mélange de provocation et d'assurance tranquille. Ça me happe. Il me taquine autant qu'il m'agace et le petit éclat scintillant dans ses iris révèle qu'il le sait très bien.

– Eh bien, tu as intérêt à verser un pourboire cette fois-ci, dis-je en désignant le bar.

– Toujours aussi directe. J'aime ça.

Callie lève les yeux au ciel et murmure :

– Oh là là... tu vas la rendre folle.

Il sourit discrètement. Pendant que Callie lui sert un verre, un léger tremblement parcourt le comptoir sous mes mains. Les runes gravées dans le bois luisent faiblement, comme une réaction à sa présence. Ou à la mienne puisque je sens ma magie affluer à la surface de mon épiderme. J'ignore ce qui en est la cause, mon côté sorcière n'est aussi exacerbé qu'à la pleine lune.

Je me raidis. Dimitri se tient juste là, mais quelque chose dans l'air a changé, crépitant autour de nous. La magie paraît presque s'agglutiner au sein du *Veil* et ce n'est pas ordinaire, bien au contraire. J'ai toujours suivi ma règle de la neutralité et on dirait qu'elle est de moins en moins respectée.

– Ce bois... chuchoté-je presque pour moi-même.

Le plan de travail est en sureau, bois réputé chez mes congénères pour faciliter les afflux de magie. Est-ce lui qui permet à l'air de crépiter ?

Dimitri fronce les sourcils, intrigué, et se rapproche encore. Il pose une paume contre la surface plane et régulière du bois.

– Tu murmures à ton bar ?

– Une petite névrose...

– C'est fascinant, dit-il en s'inclinant légèrement vers moi, le regard brillant.

Je me mords la lèvre inférieure. Je ne parviens pas à retenir ma curiosité à son égard. *Pourquoi cette fascination ?* Au départ, je le regarde circonspecte. J'imagine sans mal qu'il ne parle pas de ma pointe d'humour. Cependant, je comprends lorsque je le vois caresser le bois puis les runes qui y sont gravées.

– Fascinant comment ?

– Fascinant que quelque chose ici réagisse à moi, ajoute-t-il de façon énigmatique.

Callie, qui observe depuis l'autre côté du comptoir, ricane :

– Oui, fascinant... ton petit lien mystérieux avec les objets anciens et dangereux.

Dimitri penche légèrement la tête, un sourire moqueur accroché aux lèvres.

– Je n'aime pas quand on sous-estime ce qui est ancien. Vous avez de la compagnie, sorcières.

Je souffle doucement mon exaspération, tout en sentant mon pouvoir monter contre ma volonté. Je regrette presque le choix de ma tenue ce matin – un jean skinny gris sur des bottines lacées en cuir noir et un pull oversize de la même couleur dont le décolleté laisse une épaule découverte.

Je réajuste mes lunettes du bout de mon index. Une ombre, comme la brume qui s'abat sur la ville à cette saison, se tient sur le côté gauche. Vers le couloir qui donne accès à mon appartement, au-dessus du bar. Une sensation désagréable s'insinue en moi, accélérant les battements de mon cœur.

– Super, juste ce qu'il me fallait.

– Et ce n'est que le début, murmure Callie derrière moi, de l'espièglerie dans la voix.

Pendant un moment, le bar est silencieux ; seules nos respirations et la musique de fond rythment l'ambiance. Dimitri laisse ses insondables iris dériver sur moi, et je sens un frisson parcourir mon échine. Mon instinct me crie de me méfier, de prendre garde mais à quoi ? Je l'ignore. Cette ombre devant moi est immobile, elle adopte de plus en plus la forme d'une silhouette, on dirait celle d'une femme par sa finesse et sa taille moyenne. Je n'ose pas approcher et, à la place, je lance un regard à mon autre client indésirable. Il semble distinguer lui aussi le fantôme alors que Callie n'y prête aucune attention.

Je refuse de céder à l'envie de m'approcher de Dimitri et de l'affronter. Mais intérieurement, je suis déjà piégée. Il est venu dans mon bar deux fois, il m'épie, paraît attendre la moindre de mes faiblesses. Et maintenant, voilà qu'il voit les mêmes spectres que moi.

Brusquement, une flamme vacille sur l'un des candélabres du bar, juste assez pour que les ombres dansent sur les murs. La silhouette, elle, reste statique, n'offrant aucun détail ni la moindre précision sur son visage.

– Tu vois ? murmure-t-il si bas que je dois être la seule à l'entendre. Il se passe quelque chose. Tu le sais aussi bien que moi.

Mon cœur bondit, mais je lève les yeux au ciel. Certes, quelque chose se passe, mais ça ne nous relie pas forcément. Du moins, j'essaie de m'en convaincre. La magie est surprenante à de nombreux égards même pour nous, ses créatures. Je sais comme elle est capable de réserver le meilleur et le

pire assez subtilement pour que l'on puisse ne s'en rendre compte que lorsqu'il est déjà trop tard.

– Très drôle. Ce n'est pas moi. C'est... le courant.

– Mmm... le courant, répète-t-il comme s'il goûtait le mot.

– Oui, le courant, répliqué-je avec un froncement de sourcils. Tu sais, ce truc hyper moderne.

Callie éclate de rire derrière moi, ignorant la tension qui s'empare progressivement de moi. Je l'avais presque oubliée, sa présence me soulage tout à coup.

Lorsque je tourne de nouveau la tête vers le spectre, il a disparu. Il n'y a plus rien à sa place, pas même un quelconque signe de son passage.

Dimitri se lève alors, nonchalant, et fait quelques pas vers la sortie.

– Merci pour le thé et la compagnie, sorcière, dit-il d'une voix basse et traînante.

– Thé ? demandé-je, confuse.

– La tasse de votre fée derrière le comptoir, répond-il, sa voix rauque teintée d'amusement.

Je croyais qu'elle lui avait servi un verre de bourbon ou de gin, comme hier, il n'a rien d'un type normal après tout, y compris dès le matin. Je suis surprise par ce choix si raisonnable et d'un autre temps. Un homme qui aime le thé, d'autant plus une créature magique, c'est surprenant. La virilité n'est pas un concept étranger aux créatures de l'autre monde, bien au contraire, tout n'est que joute, puissance, force et domination. Y compris une boisson choisie dans un bar.

Et comme la veille, il disparaît dans la ville de New York, laissant derrière lui ce froid persistant, ce frisson que je ne

peux plus ignorer et un mystère que je sais impossible à résoudre seule.

À peine la porte se referme-t-elle derrière Dimitri que je sens une vibration sourde sous mes pieds.

Le bois du comptoir semble frémir à nouveau, comme si quelque chose de vivant réagissait à sa présence. Je jette un regard à la pièce, personne ne paraît s'en rendre compte depuis que quelques clients sont entrés. Chacun vaque à ses occupations. Des pas s'approchent de moi et je reconnais la démarche délicate de mon amie.

– Abby... murmure Callie, la voix basse et sérieuse. C'est... le bar.

– Le bar ? répété-je.

– Non... le *Veil*, rectifie-t-elle, les yeux mi-clos. Il ne devrait pas réagir comme ça.

Je pose mes mains sur le comptoir et, une nouvelle fois, ma peau réagit : un frisson parcourt mes bras. Mon souffle est court. Mes cheveux se chargent d'électricité statique, l'air crépite autour de moi et mon sang bat à tout rompre dans mes veines. Au loin, je capte un sifflement sourd.

Les runes gravées dans le bois s'éclairent d'un rouge doux, un avertissement silencieux. Je n'ose pas les effleurer. Mon souffle se coupe.

– C'est... impossible.

Callie me lance un regard inquiet attendant que j'en dise plus. Je sais qu'elle meurt d'envie de faire apparaître ses ailes, de laisser libre cours à son flux aérien pour identifier la source magique.

– Écoute, ce type... il est lié à quelque chose de très ancien. Et je ne parle pas juste de magie ordinaire. Il a

réveillé quelque chose sous nos pieds. Je ne captais rien ici avant qu'il n'y pénètre.

Je recule d'un pas, mes yeux scrutent les ombres du bar. La lueur rouge s'éteint aussi vite qu'elle est apparue, mais la sensation de brûlure persiste dans ma poitrine. Mon souffle se heurte à quelque chose d'indicible, mes pensées s'agitent.

– Et maintenant ? demandé-je, le ton sec en m'adressant davantage au *Veil* qu'à Callie.

– Maintenant... tu restes vigilante, répond-elle, les bras croisés. Je ne le sens pas.

– Moi non plus. Il cache quelque chose.

Callie hoche la tête en assentiment. J'expire longuement, essayant de calmer le tumulte dans ma tête. Dimitri... n'est pas humain, je le sais depuis notre rencontre dans la rue. Mais là, à nouveau, son simple passage a engendré une telle énergie magique... comme si le bois lui-même le reconnaissait. Je ne sais pas quelle créature est capable d'une telle prouesse.

Mon esprit tourne à toute vitesse, cherchant une explication raisonnable et cohérente. Je dois comprendre ce qui se passe, mais quelque chose me souffle que cette voie que j'emprunte va être longue... et dangereuse.

Callie s'approche de moi et pose une main sur mon épaule.

– Tu sens ce lien, hein ? murmure-t-elle.

Je hoche la tête.

– Oui. Comme un... battement dans ma poitrine qui n'est pas le mien.

– Exactement. Il y a un serment ancien, quelque chose que Dimitri et toi ne connaissez pas encore.

– Un petit courant d'air t'a soufflé ça ? fais-je, taquine.

En réponse, elle me tire la langue. Je ne lui en veux pas, ma meilleure amie n'en sait pas plus et elle s'inquiète simplement pour moi. Elle a été là dès que le monde s'est abattu de tout son poids sur mes épaules, ça n'a jamais été joli, toujours éprouvant.

Je tourne le regard vers la porte par laquelle Dimitri a disparu dans la foule new-yorkaise. Une partie de moi ne peut ignorer ce frisson persistant. Comme un manque. C'est inexplicable, surprenant et déstabilisant. Comme si tout mon corps me poussait à réagir, à ne pas laisser passer cette sensation mais au contraire à m'en saisir afin de comprendre d'où elle vient et pour quelles raisons elle me submerge.

Dimitri... il reviendra. Ni le bar, ni moi, ne serons plus jamais les mêmes, je le pressens. Les murmures me parlent, je suis la seule à les entendre. Mais est-ce pour me guider ?

La journée commence au *Veil*, chargée de mystères et de promesses invisibles. Et quelque part, dehors, un mystérieux inconnu au regard de feu observe, attendant son prochain pas.



A suivre...